

Introduction

*Les marchands italiens
dans l'histoire de la critique historique,
littéraire et philologique*

Les marchands italiens du Moyen Age — florentins en particulier — ont connu au cours des siècles des fortunes diverses. Leurs écrits, qui furent surtout édités au 18^e siècle et à la fin du 19^e, rencontrent de nos jours un renouveau d'intérêt. Cependant, comme certains n'ont pas été republiés depuis le 18^e siècle, les *Rerum Italicarum Scriptores* ¹ et les *Delizie degli Eruditi Toscani* ² fournissent aujourd'hui encore des ouvrages d'une consultation aussi courante qu'obligatoire. La collection fondée par Muratori, qui cessa de paraître en 1750, a retrouvé en 1900 une nouvelle existence ³, car l'historiographie du début du 20^e siècle s'est à nouveau intéressée aux œuvres des marchands médiévaux ⁴. Quant à l'époque contemporaine, enfin, elle s'occupe avec ferveur de ces mêmes marchands : depuis 1924, A. Saponi publie leurs livres de raison ⁵ ; en 1956, V. Branca a réédité les *Ricordi* d'un homme d'affaires florentin ⁶, cependant qu'A. Schiaffini en 1926 ⁷ et A. Castellani en 1952 ⁸ nous ont procuré des éditions de textes en florentin vulgaire du 13^e et du 14^e siècle, textes qui sont pour la plupart tirés de livres comptables.

Durant les trois grandes périodes que nous venons d'évoquer, éditeurs et critiques abordent les écrits des marchands sous des perspectives différentes.

Les lettrés du Settecento sont surtout animés par des préoccupations d'ordre généalogique. Le père Ildefonso di San Luigi, par exemple, veut fournir au lecteur des documents authentiques illustrant l'ancienneté

et la dignité de certaines lignées florentines : « Dans la longue et toujours brillante descendance des Salviati, vos ancêtres dignes de mémoire, Éminent Prince, il en est un qui, en tout domaine, mérite d'être rappelé avec de singulières louanges : c'est le chevalier Iacopo d'Alamanno Salviati, illustre ancêtre de la lignée des Ducs dont descend Votre Éminence. Grâce à ses innombrables charges publiques, à la valeur de son épée invaincue, aux multiples ambassades, splendides et de la plus haute importance dont il s'acquitta au dehors pour notre antique république, il fournit l'un des meilleurs chapitres non seulement de notre histoire, mais aussi des chroniques étrangères, et un noble thème aux laudateurs les plus sincères. Il est, en outre, l'élégant écrivain de la Chronique que je publie ici, jointe à une autre » ⁹.

Les préoccupations généalogiques de l'éditeur des *Delizie* se doublent d'une vive admiration d'ordre linguistique pour les chroniques du 14^e siècle, considérées comme d'excellents témoignages du « bon langage ». Dans son épître dédicatoire au cardinal Salviati, Ildefonso affirme son intention de servir la pureté de la langue toscane et ajoute que « le style de l'Auteur [Iacopo Salviati] est tout entier du type de celui du bon siècle de notre langue, sauf quelques menus idiotismes et quelques tournures, qui commencent à décliner dès l'époque très pure de Boccace » ¹⁰. Semblables louanges, mêlées de quelques réserves, reflètent l'admiration que l'Académie de la *Crusca* et les puristes florentins vouent à la langue florentine du Trecento, telle qu'elle fut illustrée par les « Tre Corone ».

Le courant de vénération *cruscante* ne disparaît pas avec le 18^e siècle, mais suscite encore des échos chez les érudits de la fin du 19^e, ceux-là même qui publièrent le plus grand nombre d'écrits des marchands du Moyen Age. Ainsi C. Gargioli, éditeur du *Livre secret* de Goro Dati, en loue la langue pure ¹¹, cependant que C. Guasti parle de « langue du pur Trecento » à propos des lettres de ser Lapo Mazzei à Francesco Datini, marchand de Prato ¹².

L'admiration linguistique s'accompagne le plus souvent d'une égale approbation pour la « naïveté » de l'écriture. Faisant allusion aux *Mémoires* de Luca di Totto da Panzano ¹³, les auteurs des *Annotazioni al Decameron* en vantent la fraîcheur d'expression, qu'ils attribuent à la simplicité des intentions de l'écrivain ¹⁴. Pareillement, le premier éditeur des *Mémoires* de Giovanni Morelli en loue la grâce et la vivacité, qui lui semblent tenir aux préoccupations exclusivement familiales de ce marchand ¹⁵.

Ce motif est repris à la fin du 19^e siècle par des critiques littéraires à la recherche du « naturel ». Accusant l'art d'être artificiel, M. Bontempelli

affirme que le grand siècle de la littérature italienne est le 15^e, car, selon lui, durant sa première moitié, seuls les gens du commun auraient écrit en vulgaire, en procurant ainsi à la langue toscane plus de force et de naturel : « Durant un demi-siècle, comme plus personne n'écrivit en langue vulgaire avec une intention artistique, la prose ne servit qu'à la vie, à la propagande, à la pédagogie, aux communications nécessaires entre les hommes »¹⁶. Le paradoxe, qui se fonde sur une vision élémentaire et a priori de la littérature du début du Quattrocento, est significatif d'une certaine préférence pour la littérature « spontanée » au détriment de la littérature consacrée.

Confondant le style et l'homme, les critiques italiens, depuis Ildefonso di San Luigi jusqu'à Isidoro Del Lungo, chantent la pureté des mœurs et les vertus des marchands-citoyens du Moyen Âge. L'éditeur des *Delizie* n'invite-t-il pas le premier ses lecteurs à rechercher dans les *Mémoires* de Morelli d'excellents documents sur le bon gouvernement tant civil que domestique ? Gino Capponi et les « néo-guelfes » insistent à leur tour sur les vertus des citoyens du Grand Siècle, c'est-à-dire du Trecento. Les historiens du début du 20^e siècle — libéraux et catholiques — admirent tout à la fois l'art, la foi et la civilisation du 14^e et du 15^e siècle. C. Guasti évoque, par exemple, « l'influence des vieilles traditions qui maintenaient vivaces et concordantes dans la pensée et les sentiments, le bon, l'utile, le vrai et le beau, la religion et la patrie »¹⁷. Témoignant de la même attitude d'esprit plus admirative que critique, Carducci chante l'intelligence et la grâce des marchands de la république florentine¹⁸. Isidoro Del Lungo, enfin, croit avoir trouvé, parmi tous ces hommes modèles, un parangon de vertu, excellent père de famille, de la plus haute moralité et de la plus grande sagesse en la personne de ce Morelli dont nous avons déjà parlé¹⁹.

Ainsi les écrits des marchands florentins du Moyen Âge deviennent motifs de regrets mélancoliques du bon vieux temps et de critique implicite de l'époque que vivent leurs biographes. Admiration et polémique font oublier l'originalité véritable de ces hommes.

En outre, les historiens du 18^e et du 19^e siècle, à la recherche de témoignages et de documents, utilisent les chroniques marchandes plus qu'ils ne les étudient pour elles-mêmes et en fonction de leur auteurs. Les généalogistes du 18^e siècle eux-mêmes tiennent à affirmer la valeur documentaire de leurs éditions, dont ils prétendent qu'elles éviteront qu'on ne redore indûment certains blasons²⁰. Insistant encore une fois sur la prétendue naïveté des écrits qu'ils publient, ils en affirment l'objectivité : « Qui écrit pour soi et sur soi-même, non pas en vue de

publier ses écrits, mais de les faire servir de mémoires et de modèle aux membres de sa famille, doit écrire sans nul doute des choses vraies et bien connues de son temps, non par orgueil ou par souci de style, mais pour la simple vérité²¹ ». Ainsi la simplicité d'écriture et la pureté d'intentions des chroniqueurs médiévaux garantiraient leur véracité. En fait — est-il besoin de le dire — les marchands écrivains, dans leurs intentions pédagogiques et patriotiques, n'établissent que leur vérité, personnelle, familiale ou nationale.

Désireux de publier les sources de l'histoire de l'Italie, les érudits de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e baptisent *chroniques* les livres de *ricordanze* marchandes²². La confusion est significative de leurs intentions : la chronique n'est-elle pas, à leurs yeux, le premier et le plus sûr des documents ? Suivant le même esprit, E. Bensa, premier biographe de Francesco Datini, chante les joies que procure la découverte du document et le dialogue qui s'engage avec le passé le plus authentique²³.

Durant les années de l'« impitoyable recherche de la poésie » (selon l'expression de V. Branca²⁴), les marchands écrivains furent négligés par les critiques littéraires. Les zélés de Croce n'oubliaient-ils pas, dans leur ferveur, que leur maître s'était appliqué — sur d'autres bases documentaires il est vrai — à l'étude de la civilisation napolitaine ?

L'époque contemporaine redécouvre les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge et de la Renaissance. Les historiens italiens consacrent de nombreux travaux à l'étude des techniques économiques des compagnies italiennes du Moyen Âge. Leurs découvertes leur permettent de compléter et de corriger les théories de W. Sombart et de Max Weber, et d'affirmer que le capitalisme naquit au 14^e siècle. A. Sapori, par exemple, travaille depuis quarante ans sur les livres comptables des hommes d'affaires de Florence, dont il propose un portrait singulièrement vivant, fait de grandeurs et de petitesse²⁵.

En France, Lucien Febvre et la sixième section de l'École des Hautes Études ont fondé une collection intitulée *Affaires et Gens d'Affaires*²⁶, qui s'ouvre sur un ouvrage de mise au point dû à A. Sapori²⁷. Y. Renouard a publié régulièrement de 1936 à 1964 des études sur les marchands du Moyen Âge — italiens en particulier —. Il met en valeur l'influence capitale qu'ils exercèrent aussi bien sur l'économie occidentale (en la faisant passer du stade rural au stade urbain) que sur la vision générale du monde (en détruisant les cadres de pensée collectifs et religieux au profit des modes de pensée individualistes et laïcs)²⁸.

Bien informés des travaux des historiens, les spécialistes contemporains d'histoire littéraire et philosophique savent en tenir compte dans leurs propres recherches. V. Branca, qui relève chez Boccace des traces de formation et de mentalité mercantiles et présente le *Décameron* comme une épopée marchande composée pour un public d'hommes d'affaires ³¹, souligne l'originalité de la nouvelle attitude critique adoptée à l'égard des écrits « domestiques » médiévaux : « Une sollicitation à les relire et à les redécouvrir provient de la nouvelle conscience critique qui tend à saisir les reflets et les concrétisations de la vie morale dans les écrits littéraires et à éclairer le rapport existant entre les textes et le milieu dans lequel ils apparaissent » ³². Suivant cet esprit, E. Garin met en valeur la nouveauté et la fertilité de la notion de vie en société — *vita civile* — chez les écrivains florentins du Quattrocento, dont Matteo Palmieri, marchand d'épices et humaniste ³³. Hans Baron éclaire les rapports existant entre situation politique et culture, idéologie politique et littérature. Il s'efforce de montrer qu'il existe un lien entre le développement de l'humanisme et l'affirmation de Florence comme État-Cité (*City-State*), sous la direction de l'oligarchie bourgeoise ³⁴. Enfin, C. Varese tente une interprétation systématique de la littérature marchande du début du 15^e siècle et en souligne l'intérêt dans une large perspective historiographique ³⁵.

Les historiens de la langue italienne ne doivent pas tenir un moindre compte du développement économique de Florence, afin de retracer l'évolution de l'italien et du florentin. A. Schiaffini³ montre que le linguiste désireux d'interpréter les textes florentins du Duecento et du Trecento doit parfaitement connaître l'histoire politique et économique du temps. Il affirme que seule la connaissance précise des rapports politiques, économiques et culturels qui se sont établis entre Florence et les autres cités toscanes peut permettre d'expliquer et de comprendre la pénétration de mots étrangers dans la matière linguistique florentine et italienne ³⁶. A. Castellani, enfin, met en relief le rôle joué par les marchands florentins dans l'évolution de la langue et de la civilisation italiennes. Ébauchant un parallèle entre le développement politico-économique de la cité du florin et l'essor de sa civilisation, il conclut que le progrès des techniques commerciales est à la base de la renaissance de la culture à Florence ³⁷.